

LA MATERNITÉ

ÉCOLE D'ACCOUCHEMENT

EN 1862

K Paris, - La maternité, etc.
Être utile.

PARIS

GUILLAUMIN ET C^{ie}
Éditeurs
15, RUE RICHELIEU

E. DENTU
Éditeur
PALAIS-ROYAL, 15-17, GALERIE D'ORLÉANS

1862

LA MATERNITÉ

ÉCOLE D'ACCOUCHEMENT

EN 1862¹

Être utile.

La Maternité occupe un espace de plus de trois hectares qui s'étend de la rue Saint-Jacques à l'avenue de l'Observatoire, et de la rue Port-Royal à la rue Cassini². Cependant, presque tout le parcours de la rue Cassini et les deux angles de la rue Saint-Jacques, sont occupés par de petites maisons, quelques-unes en misérable état, qui ne dépendent pas de l'hospice.

L'entrée s'ouvre sur la rue Port-Royal; une petite rue toujours boueuse parce qu'elle est fort étroite, et vraiment dangereuse parce qu'elle est très-fréquentée. Rien ne peut faire pressentir que l'on arrive à un grand établissement.

¹ Ces notes ont été recueillies près de madame Alliot, sage-femme en chef de la Maternité. Quelques-unes seulement ont été prises dans l'ouvrage de madame Lachapelle.

² 4,375 mètres, terrains en constructions.

26,119 mètres, terrains sans constructions.

La cour, spacieuse et bien aérée, conduit à des bâtiments incomplets, insuffisants. Les salles, généralement basses, seraient insalubres, si une ventilation attentive et intelligente n'arrivait à neutraliser en partie ces conditions mauvaises. Les jardins sont assez vastes, mais tristes, en raison de leurs allées droites et surtout des murs très-élevés. Au centre des bâtiments se trouve un préau entouré d'arcades couvertes, le Préau de P. rt-Royal !

Où est l'origine de cette école de sages-femmes ?

Dès longtemps l'ignorance des matrones avait exercé son influence funeste sur la population lorsque s'éleva, en 1789, à l'Assemblée constituante, un cri général pour avoir en France un nombre suffisant de sages-femmes et de bonnes sages-femmes.

Ce n'est pas que depuis plus de deux siècles il n'existât en fait quelques écoles, ou plutôt des services d'accouchement dans certains grands hôpitaux, et que là, sous la direction de femmes habiles et expérimentées, il ne se formât quelques élèves.

Tel fut l'Hôtel-Dieu de Paris, où se succédèrent nombre de maitresses sages-femmes distinguées, dont la dernière fut madame Dugès, mère et institutrice de l'illustre et regrettée madame Lachapelle, morte en 1821. Là s'était organisée, vers 1787, une véritable école, fort restreinte puisqu'elle n'eut jamais plus de huit élèves, mais qui avait son règlement pour la réception des *apprentissés* sages-femmes. Cette école était

insuffisante et par le nombre de ses élèves et par les moyens d'instruction dont elle disposait.

Aussi, à la suite du vœu si hautement exprimé par les mandataires du peuple, vit-on s'ouvrir et se multiplier des écoles d'accouchement un peu plus sérieuses; et dix ans plus tard un grand nombre de nos départements en étaient pourvus.

Dues à la sollicitude de la République autant qu'aux soins des administrations locales, les nouvelles écoles constituèrent un premier bienfait pour la population des campagnes.

Pendant ce temps, la Convention nationale créait, par un décret du 25 messidor an III (15 juillet 1795), un établissement destiné à recevoir les femmes enceintes qu'on ne voulait plus voir accoucher au milieu de toutes les maladies, comme à l'Hôtel-Dieu et aux Enfants trouvés. Cet établissement prit le nom de Maternité et fut installé au Val-de-Grâce, pour aller de là dans les maisons de l'Oratoire et de Port-Royal: celle-ci renfermant la section des enfants trouvés, celle-là la section d'accouchement.

Avec les femmes enceintes, les sages-femmes de l'Hôtel-Dieu, maîtresses et élèves, entrèrent à la Maternité, et l'enseignement y fut continué sans interruption.

Ce petit centre d'études fut remarqué. Chaptal, le grand administrateur qui était aussi un savant, eut la pensée de faire un hôpital-école important de cette section d'accouchement qui était déjà un bienfait pour la fraction de la population qui venait y recevoir des soins, et qui deviendrait un établissement d'utilité gé-

nérale pour le pays en formant et multipliant de bonnes sages-femmes.

Et c'est ainsi que le 11 messidor an X (30 juin 1802) parut un arrêté où le ministre, secondé dans sa libérale pensée par le comte Frochot, préfet de la Seine, et par le conseil d'administration des hospices, adoptait un projet d'organisation du service et de l'enseignement à la Maternité: projet dont les dispositions fondamentales subsistent encore aujourd'hui.

Grâce au zèle des administrateurs des hôpitaux à donner une prompte application au plan arrêté par Chaptal le 1^{er} nivôse an XI (22 décembre 1802), l'école s'ouvrait sur de nouvelles bases et, neuf mois après, le fondateur exposait à tous les préfets son œuvre et ses vues dans une circulaire du 30 fructidor suivant (17 septembre 1803).

« Frappé, dit-il, des malheurs qu'occasionnait l'impéritie des sages-femmes, surtout dans les communes rurales, je conçus en l'an X l'idée de rétablir l'enseignement d'un art qui exerce une si grande influence sur la population. Je dus naturellement en chercher les moyens dans la capitale, comme offrant plus de ressources d'instruction. Je pris en conséquence, le 11 messidor de ladite année, un arrêté qui organisait sur un nouveau plan les cours d'études institués à l'hospice de la Maternité à Paris, et d'après lequel des élèves de tous les départements pouvaient y être admises.

« Un très-grand nombre de préfets se sont empressés d'envoyer des sujets dans cette nouvelle école théorique et pratique d'accouchement.

« Quatre-vingts élèves ont fréquenté le premier

cours, qui a commencé en nivôse dernier, et j'ai vu avec satisfaction que la plus grande partie avaient mérité des certificats de capacité et avaient déjà porté dans leurs départements les connaissances nécessaires pour pratiquer leur art avec succès. »

Plus loin le ministre ajoute :

« Une institution parvenue en aussi peu de temps à ce degré d'existence, malgré les embarras inséparables des premiers commencements, donne les plus grandes espérances pour l'avenir, et l'on doit en attendre les plus heureux résultats, lorsqu'elle aura reçu son complément de l'expérience. »

Enfin, pour engager les préfets à envoyer des élèves à la Maternité de Paris, il termine par les considérations suivantes :

« L'art difficile des accouchements ne peut être enseigné avec un égal succès sur tous les points de la République, soit à défaut de professeurs assez habiles, soit parce que les leçons théoriques n'y sont pas éclairées par une pratique assez nombreuse. Les cours les plus savants et les plus approfondis ne laissent ordinairement que des traces fugitives dans l'esprit de ceux qui les ont suivis avec le plus de soin, lorsqu'ils n'ont pas été fortifiés par de fréquents exercices cliniques. »

Deux ans après cette circulaire, Chaptal n'était plus ministre, et, s'il ne se fût pas agi d'une de ces institutions éminemment bonnes et utiles, on eût pu craindre pour l'avenir de l'école naissante, en voyant son fondateur s'éloigner du pouvoir.

Mais, à vrai dire, cette crainte même n'eût été que chimérique. La protection accordée jusque-là aux

sciences et aux arts par le premier consul ne pouvait manquer de leur être continuée plus libéralement encore par l'empereur; elle le fut en effet, et, avec l'aide des dignes successeurs de Chaptal¹, l'école d'accouchement, loin de déchoir, suivit une voie de prospérité toujours croissante.

Dès le commencement de 1809, M. Champagny, zélé continuateur d'une belle œuvre, la compléta de toutes les sages dispositions qu'une expérience de quelques années déjà lui avait suggérées, et donna ainsi à l'école une nouvelle et puissante impulsion.

Son développement fut tel, de 1808 à 1813, que, la maison rue d'Enfer devenant insuffisante pour recevoir le grand nombre d'élèves venues des départements, il fallut, après avoir obligé les préfets à restreindre leur choix, songer à un déplacement.

Une permutation de localités entre les deux sections de la Maternité parut opportune et fut résolue par le Conseil général des hospices, qui prononça en même temps leur disjonction, par un arrêté du 29 juin 1814.

Le 1^{er} octobre suivant, la double décision recevait son effet, et des deux maisons, dès lors indépendantes l'une de l'autre, celle de la rue d'Enfer prit le nom d'Hospice des Enfants trouvés... Enfants assistés aujourd'hui; et celle de Port-Royal la désignation complète de Maison et École d'accouchement.

Cette désignation, moins heureuse, on doit le reconnaître, que celle de Maternité, n'a point, depuis près

¹ A MM. Champagny et Montalivet sont dus les réglemens qui ont surtout amélioré et consolidé l'organisation première de l'École.

d'un demi-siècle, fait oublier celle-ci, surtout par les élèves de l'École.

L'assistance publique est représentée à la Maternité par un directeur, un économiste, un personnel d'environ quatorze surveillantes ou sous-surveillantes, et vingt-cinq filles de service que l'on nomme infirmières, quoiqu'elles ne soient chargées que de la domesticité.

Un chirurgien en chef est attaché à l'hospice, ainsi qu'un chirurgien adjoint. Le médecin en chef est assisté d'un interne.

L'école d'accouchement de la Maternité est dirigée par une sage-femme en chef, secondée par deux aides, lauréats de l'école, qui ont au moins deux ans d'étude et de pratique avant d'être admises à ce rang. Quarante-vingt-dix ou cent élèves, de dix-huit à vingt-cinq ans¹, résident à la Maternité et voient passer sous leurs yeux deux mille quatre cents femmes en couche dans le courant de l'année.

Les cours ne sont en effet que d'une année, et le diplôme peut être obtenu après les examens de l'année scolaire. Heureusement un tiers environ des élèves double cette première année, et les aides peuvent exercer trois ans sous ce titre. La majeure partie des élèves est envoyée par les départements. Ce sont généralement des filles d'artisans ou des filles et nièces de sages-

¹ On admet réglementairement jusqu'à 55 ans, mais cette limite est très-rarement atteinte.

femmes. Un certain nombre d'entre elles viennent à leurs frais. La ville de Paris donne tous les ans six élèves : ce sont à peu près les seules Parisiennes.

Les femmes enceintes sont reçues à la Maternité à huit mois de grossesse. Celles qui commencent à souffrir sont admises immédiatement. La sage-femme en chef ou l'aide de service les examine et les fait ensuite examiner par l'une des élèves de la division.

Chaque soir, une division composée d'élèves de première année, ayant à sa tête une ou deux élèves de seconde année, prend le service de la salle pour vingt-quatre heures. Cette division fait tous les accouchements naturels qui se présentent pendant sa garde, sous la direction de l'une des deux aides, qui est responsable de la salle d'accouchement pendant un mois. Si l'accouchement est difficile, la sage-femme en chef est prévenue. Elle juge de l'opportunité d'opérer, de faire opérer par l'une des élèves ou d'appeler le chirurgien.

Chaque élève soigne pendant ses couches la femme qu'elle a délivrée, et prend des notes sur les faits ordinaires ou extraordinaires qui se produisent. Ces notes, revues, corrigées, complétées au besoin chaque matin par l'aide de service, fournissent des documents sérieux consultés à chaque instant pour l'enseignement pratique.

Les femmes en couche atteintes de maladie sont transportées à l'infirmerie. Des élèves veillent jour et nuit à tour de rôle, dans toutes les salles des femmes valides et malades. Pendant ces gardes, elles exécutent les prescriptions que les leçons du jour et le repos de la nuit pourraient entraver ou différer. Ce sont elles

aussi qui soignent les nombreux enfants qui remplissent les salles des femmes en couche.

Toutes les femmes enceintes ou en couche, valides, tous les nouveaux nés valides, ainsi que les nourrices sédentaires, sont visitées chaque matin à six heures et demie par la sage-femme en chef, assistée de ses aides, et en présence des élèves qui l'ont précédée pour les soins à donner aux femmes et aux enfants. Cette visite se répète le soir à cinq heures.

Les femmes enceintes malades, les femmes en couche malades et leurs enfants sont visités par le médecin en chef, suivi de son interne et de l'aide chargée du service des salles pendant un mois. Les élèves assistent aussi à cette visite.

Les femmes dont l'accouchement n'a pas été naturel sont visitées par le chirurgien en chef accompagné de l'aide de service à la salle.

Les élèves de seconde année, les plus intelligentes et les plus instruites, font les cahiers aux visites avec les aides, distribuent les médicaments, mettent les sangsues, les vésicatoires, pansent les plaies, etc. Ce sont elles aussi qui prennent, pour le médecin en chef et sous la direction de l'interne, les observations des femmes et des enfants malades. Ce sont elles enfin qui sont chargées de faire pour les professeurs les rapports sur tous les accouchements compliqués faits par elles ou par leurs maîtres.

Trois fois par semaine l'enseignement supérieur est donné par le chirurgien en chef, qui traite de la théorie de l'art des accouchements. La leçon est faite les trois autres jours par la sage-femme en chef, qui s'at-

tache plus particulièrement aux soins à donner pendant la grossesse, avant et après l'accouchement, aux femmes et aux enfants. Elle veille à rattacher ces leçons pratiques, fortifiées par les incidents qui se produisent journellement dans les salles, à la leçon théorique du professeur, de sorte que ces deux enseignements marchent simultanément de front.

La répétition de la leçon est faite par l'une des aides. Plus tard, une élève de choix, parmi les élèves de deuxième année qui ont donné des preuves d'intelligence et de savoir, est chargée de la répétition de la leçon du professeur et de l'aide à l'école tout entière.

Le soir, les élèves font un résumé écrit de l'enseignement de la journée.

Sous la responsabilité du médecin en chef, l'élève en médecine attaché à l'hospice donne deux ou trois fois par semaine des leçons sur l'anatomie générale, sur la vaccine et la saignée. Pour ces deux opérations, on ne se borne pas à la théorie. Les élèves saignent et vaccinent autant de fois que l'occasion s'en présente, mais toujours devant l'interne.

Deux fois par semaine, le pharmacien développe aux élèves les principes généraux de la botanique et leur fait connaître les plantes et les drogues les plus importantes.

L'assistance publique entretient encore à la Maternité une école primaire, ouverte tous les jours, où les jeunes élèves peuvent venir perfectionner la grammaire, si souvent négligée chez la plupart d'entre elles.

Cette existence si austèrement remplie, sujette à tant de fatigues, les élèves la supportent fort bien. Il y a peu de malades parmi elles, et, depuis près de quatre ans, l'école n'en a perdu aucune. Quelques extraits de lettres feront mieux connaître encore leur vie intérieure.

1859. « Je devrais vous parler de mes maîtres, mais je suppose que vous préférez tout de suite connaître le milieu qui m'entoure et les occupations qui me sont imposées.

« Nous sommes quatre-vingts élèves toutes jeunes, car, passé trente-cinq ans, on ne peut entrer dans l'établissement; toutes ayant une certaine somme d'instruction, puisque nous subissons un examen en entrant et que celles qui n'ont pas les connaissances élémentaires suffisantes sont obligées de suivre des cours de français.

« Étrangères les unes aux autres; étrangères, d'abord, aux travaux que nous avons, l'ennui devrait avoir ici une belle succursale; il n'en est rien. Grâce à l'ordre qui règne dans la répartition du temps, grâce à l'émulation que savent habilement entretenir nos excellents maîtres, grâce à l'aménité qui règne entre nous, le temps passe avec une étonnante rapidité.

« A cinq heures et demie, nous sommes debout; à six heures, nous nous rendons dans les salles où sont les nouvelles accouchées. Chacune de nous est chargée de donner ses soins à l'une d'elles, ainsi qu'à son enfant. Nous nous informons de son état de santé, nous la lavons et la changeons, ainsi que le bébé (nom de caresse donné à tous nos enfants). Puis vient la sage-femme en chef,

accompagnée de ses deux aides, de ses cliniques, et suivie de toute l'école. Elle examine notre malade et son enfant. Nous lui rendons compte de l'état de l'un et de l'autre. Nous écoutons la prescription qu'elle fait. Souvent elle interroge l'accouchée sur les soins dont elle est l'objet, et ce serait un fait bien extraordinaire si cette dernière ne faisait pas l'éloge de l'élève qui la soigne.

« Cette visite dure une heure et demie. Nous nous réunissons toutes à l'amphithéâtre. Madame Alliot vient nommer le service, désigne les divisions qui garderont la salle d'accouchement et la salle de réception, indique les élèves gardes de jour et gardes de nuit qui seront dispersées dans les infirmeries. Si un fait particulier s'est produit, soit pendant la nuit, soit pendant la visite, notre sage-femme en chef nous en parle et sait en extraire un enseignement utile. J'oubliais de vous dire que les gardes de nuit lui présentent le matin un rapport sur lequel les moindres événements de la nuit sont soigneusement relatés. En nous obligeant ainsi à observer par nous-mêmes les phénomènes physiologiques ou pathologiques qui se passent sous nos yeux, on nous donne l'habitude de l'attention, on développe en nous cette faculté si utile dans la pratique médicale.

« Nous allons ensuite nous occuper de notre toilette, car la sollicitude de notre sage-femme en chef descend jusqu'à ces détails. Elle exige la plus scrupuleuse propreté de notre part, considérant cette vertu comme un puissant élément de progrès et au point de vue physique et au point de vue moral. Nous faisons un pre-

mier déjeuner, et, à neuf heures, nous allons écouter une leçon du chirurgien en chef ou de la sage-femme en chef. Les leçons sont précieusement recueillies par nous sur des cahiers de notes. Une heure nous est donnée pour lire notre courrier ou étudier nos auteurs.

« A onze heures, une aide-sage-femme nous répète la leçon du maître, sous forme d'interrogations, pour savoir si nous l'avons bien comprise ; des explications plus simples, plus étendues, sont données aux intelligences rebelles, aux mémoires rétives.

« L'heure du déjeuner nous rassemble au réfectoire. Nous nous dispersons ensuite dans les salles pour soigner de nouveau les femmes et les enfants, selon les prescriptions de la sage-femme en chef ou du médecin. Des élèves de seconde année, choisies parmi les plus actives et les plus instruites, décorées du titre de cliniques, surveillent nos actions, concurremment avec les aides-sages-femmes. Habituellement nous avons quelques instants que nous consacrons à la promenade. Nous prenons quelques délassements avec nos amies de choix.

« Une répétition nous est encore donnée par une de nos compagnes, depuis un an dans la maison, s'exprimant facilement et ayant donné des preuves de zèle et de savoir. Une aide sage-femme est auprès d'elle, sténographiant soigneusement les erreurs qu'elle peut commettre. Le titre de répétitrice est fort envié. C'est un nouveau stimulant pour l'étude et le travail.

« Une heure au moins nous reste pour le parler et la correspondance. A quatre heures, nous avons une leçon de botanique ou de petite chirurgie.

« A cinq heures, nouvelle visite à nos accouchées. Quelquefois nous **accompagnons** notre sage-femme en chef dans les salles où elle se rend pour revoir les malades et s'assurer que le service est bien fait.

« L'heure du dîner sonne. Habituellement des hourras d'enthousiasme la saluent.

« Après le dîner, nous nous rendons à l'église. Je ne saurais vous exprimer combien j'aime ce moment. Le soleil couchant enveloppe notre petite chapelle; des voix jeunes et fraîches modulent quelques-uns de nos plus doux chants et réveillent dans nos cœurs de chers souvenirs. C'est notre jeune âge, notre mère, nos jeux, nos chagrins d'enfants. Tout ce passé se déroule comme un tableau magique pour nous reposer de nos travaux austères. Nos impressions prennent plus de consistance, mûrissent par la réflexion, par l'expérience de chaque jour, et nous devenons sincèrement religieuses.

« Retournées à l'étude, nous résumons sur des cahiers *ad hoc* les leçons entendues dans la journée. Ces rédactions sont examinées par une aide sage-femme et souvent par la sage-femme en chef.

« A neuf heures et demie, l'école entière rentre aux dortoirs.

« Il arrive souvent que ce n'est qu'au moment de l'enfantement qu'une femme entre à la Maternité. La sonnette prévient les élèves de service à la salle d'accouchement. Une d'elles descend chercher la nouvelle arrivée.

« C'est une chose bien touchante que cet incident

Voyez-vous cette jeune fille accourir après d'une pauvre misérable qu'elle ne connaît pas, dont l'aspect est quelquefois repoussant, parfois ignoble. Pourtant elle l'aborde avec douceur, prend le petit paquet qu'elle apporte habituellement avec elle, lui offre son bras, la rassure, l'encourage et s'occupe tout de suite des moyens de la soulager.

« J'aime beaucoup notre devoir dans cette circonstance et souvent, en le remplissant, je me suis sentie vivement émue.

« Jamais une pensée non miséricordieuse n'a pénétré dans mon esprit, si grand que fût l'état de dégradation de celle dont nous nous occupions. »

15 novembre 1860.

« Je m'applaudis chaque jour d'avoir suivi votre conseil, d'être venue à Paris. Depuis que je suis ici, je me sens métamorphosée. Je n'ai plus d'ennui, plus de tristesse, et je serais presque heureuse, si je n'avais laissé là-bas mes enfants qui me pleurent, ma mère qui m'attend.

« Vous ne serez pas surpris de cet heureux changement, quand je vous aurai dit ce qu'est la Maternité de Paris. En y entrant, lorsque j'ai vu les portes se fermer derrière moi, mon cœur s'est serré douloureusement. J'ignorais dans quel milieu j'allais vivre. J'ai été rassurée, d'abord, en entendant la voix sympathique et consolante de notre bon directeur; puis toutes mes craintes se sont évanouies à la vue de notre bien-aimée maîtresse. J'ai senti qu'ici était la vie.

Ah ! docteur, vous qui aimez ce qui est grand, ce qui est élevé, que ne connaissez-vous madame Alliot ? Je voudrais que vous pussiez l'entendre nous faire ses leçons. Comme il faut qu'elle ait travaillé des heures dans le silence du cabinet, pour rendre l'étude si facile, si compréhensible à de pauvres ignorantes comme nous ! Elle nous oblige, malgré nous, à savoir, parce qu'elle nous explique le pourquoi de chaque chose.

« Plus j'avance dans mes études, plus j'apprécie la bonté de nos maîtres. Notre illustre professeur, M. Danyau, fait tant et si bien, que ses leçons que je trouvais si difficiles, si ardues au début, me deviennent chaque jour plus faciles à comprendre et à retenir. Ce n'est pas grâce à moi, bien certainement. Mon travail serait infructueux si, par des efforts soutenus, il ne nous inculquait dans l'esprit ce qu'il nous est important de savoir. Nous l'aimons et l'admirons. Quand il a parlé pendant une heure, nous nous demandons pourquoi la leçon finit si vite. Il est cependant bien sévère et nous ferait presque peur, si chaque parole ne nous dévoilait la bonté de son cœur, l'intérêt qu'il nous porte et le soin qu'il prend de notre instruction.

« Si les élèves de la Maternité de Paris ne faisaient pas de bonnes sages-femmes, elles seraient bien coupables, car l'administration ne néglige rien pour que nous retirions de nos études un véritable succès.

« La bonté de M. Delpech ne nous fait défaut en aucune circonstance. Si, au lit de nos malades, nous lui demandons un renseignement, il s'empresse de nous le donner, nous explique souvent ce que nous n'ose-

rions lui demander, et contribue ainsi à rendre notre instruction plus complète. La moindre indisposition qui nous frappe lui est signalée par madame Alliot, qui lit dans les yeux, dans le maintien de ses élèves un malaise, une souffrance, et alors les soins les plus affectueux, les plus habiles, nous sont prodigués. Aussi, tranquillisez ma mère, dites-lui que je suis aussi bien soignée que si elle était là.

« Ce qui me surprend, c'est que la vie soit si facile et si douce dans une maison où cent femmes se trouvent réunies. Eh bien, partout de la sympathie, de la cordialité. Nous ne nous connaissons pas, nous ne nous reverrons probablement jamais, une fois sorties d'ici, et nous nous aimons. Il y a dans toutes nos relations un échange constant de bons procédés. Nous sommes désolées quand il arrive un petit chagrin à l'une de nous, nous faisons tout ce qui dépend de nous pour qu'il lui soit moins amer.

« L'esprit de la maison est grand, voyez-vous, docteur, et chacun s'en ressent. Aucune contrainte ne nous est imposée, on ne nous demande pas de nous faire ce que nous ne sommes pas, mais on nous refait. On ne nous force pas non plus à des semblants de piété qui rapetissent l'esprit, l'intelligence et ferment souvent le cœur; et cependant, chez celles déjà pieuses, cette piété se fortifie, chez celles qui n'en possèdent pas, elle naît naturellement.

« Au milieu d'une vie tellement remplie, croyez-vous que l'ennui puisse trouver sa place? non, toutes les portes lui sont bien fermées. Je ne vous parlerai plus de découragement. Depuis que madame Alliot

m'a tendu la main, je n'en ai plus. Elle possède à un tel degré le pouvoir de transformer, que ferme et résolue maintenant j'attends l'avenir. »

Nous savons que les élèves passent une ou deux années à la Maternité. Voyons ce qu'elles sont en sortant de l'école. Nous copions fidèlement les lettres qui nous ont été confiées et que nous conservons.

9 juillet 1860.

« Madame et chère maitresse,

« Votre élève est dans le ravissement. Sa plus chère ambition est satisfaite; elle est nommée depuis deux heures sage-femme professeur de la Maternité d'A...

« J'ai subi mes épreuves avec un plein succès et j'en suis bien fière; parce que cela devait être ainsi pour une de vos élèves, parce que mon succès est plus le vôtre que le mien, qu'il augmente ma reconnaissance pour vous et pour mon excellent professeur, M. Danyau.

« Maintenant me voilà avec un bel avenir devant moi. Je n'ai qu'à bien me souvenir de vos conseils et surtout de vos exemples. Ces derniers seront mes guides, et j'ai confiance en moi. Au reste, je veux être toujours votre élève, j'espère que vous ne voudrez pas laisser votre œuvre incomplète, et, quand les circonstances me deviendront embarrassantes, j'aurai encore recours à vous.

« Agrérez, madame, mes remerciements et j'ose dire mes bénédictions, car je vous dois mon avenir et celui de ma famille.

« Votre élève bien respectueusement dévouée. »

S..., le 21.

« Madame,

« Me voilà rentrée à S... depuis huit jours, et le bonheur de me retrouver près de ceux dont j'étais éloignée depuis si longtemps ne me fait pas oublier la Maternité. J'ai attendu pour vous écrire, parce que, sachant l'intérêt que vous me portez, je voulais pouvoir vous parler de ma nouvelle position.

« Je crois que j'arrive à S... dans un assez bon moment. Il y a deux sages-femmes, dont l'une, déjà âgée, travaille peu ; l'autre, qui n'est pas jeune non plus, est vieillie surtout par le chagrin et le travail. Celle-ci, qui fut l'amie de ma mère, se montre très-bienveillante et a l'air de voir en moi moins une concurrente qu'une fille. Messieurs les médecins paraissent bien disposés pour la jeune débutante ; enfin, Dieu aidant, j'espère avoir d'ici à quelques années une bonne clientèle. Il faut du temps et de la persévérance, je le sais, et j'aurai la patience d'attendre. J'ai déjà fait trois accouchements, dont un a exigé une application de forceps au détroit supérieur. Les médecins, me jugeant d'après la réputation acquise à la Maternité de Paris, m'ont laissé agir. Pensez, madame, si je tremblais

intérieurement. J'ai revu plusieurs fois mes malades, elles vont bien.

« Et vous, madame, êtes-vous toujours souffrante? Le commencement des cours a dû vous fatiguer davantage. Bien souvent je parle de vous, et je vous plains pour tout le mal que vous vous donnez; mais toutes vos sollicitudes portent leurs fruits, car vous contribuez largement à la bonne réputation de la maison; et tous ceux qui s'intéressent à la prospérité de l'établissement n'ont qu'à souhaiter de vous voir rester longtemps à sa tête. Pour mon compte particulier, je souhaite de tout mon cœur qu'une de mes petites nièces qu'on destine à être sage-femme soit un jour sous votre direction, et si je pouvais la présenter moi-même, que je serais heureuse de pouvoir vous montrer toujours la même affection, le même dévouement dont vous êtes convaincue, je l'espère, et dont je vous prie de recevoir ici l'assurance! Ma sœur, qui s'est fait sur vous, madame, une juste opinion, et d'après une lettre que vous avez bien voulu lui écrire il y a quelques mois, et d'après mon opinion personnelle, vous prie de recevoir les compliments les plus aimables et ses remerciements pour le bienveillant intérêt que vous avez montré à celle qui sera toujours heureuse de se dire votre respectueuse et bien dévouée élève. »

22 novembre 1860.

« Madame et chère maîtresse,

« Votre dernière lettre m'a rendu la tranquillité et le courage qui, pour un instant, m'avaient abandonnée.

Je sais, comme vous me le dites du reste, que mon caractère ressemble un peu à l'enfer; il est pavé de bonnes intentions, mais la bonne volonté est vacillante; il est donc important pour moi que je sois entourée de bonnes influences, auxquelles je puisse m'abandonner sans crainte. Je suis heureuse que vous connaissiez le choix que j'ai fait; il vous est une garantie de ma conduite à venir. Grâce à celle que vous appelez votre chère fille, je possède la certitude d'avoir constamment à ma disposition d'excellents conseils, de nombreux encouragements et des consolations qui me seront toujours bien précieuses. Vous avez fait de mademoiselle B... un vrai petit Socrate, et, par nos relations, je suis devenue à votre insu son émule et votre disciple, et j'espère par cette double combinaison être à l'abri de toutes les relations qui pourraient m'induire à mal.

« Mon cours d'accouchement est commencé. Il n'y a pas de Maternité à A. Je donne une leçon théorique tous les jours d'une heure et demie, à laquelle assistent les personnes qui doivent acquérir la profession de sage-femme. Je ne fais pas faire d'accouchement, et pourtant ces personnes qui suivent mon cours s'imaginent être élèves sages-femmes, et dans un an elles auront un diplôme qui leur permettra de se livrer à la clientèle. Il est à regretter que nos autorités médicales partagent la même erreur. Quand on m'a proposé de faire des sages-femmes sans leur faire faire de la pratique, j'ai cru que l'on se moquait de moi, tant cela m'a paru monstrueux, et pourtant, après avoir observé, consulté, frappé à plusieurs portes, sondé tous les terrains, je me suis résignée à accepter un rôle que ma probité

repousse; mais en refusant, je n'améliorerais rien. Malheureusement toutes les sages-femmes ne sont pas vos élèves, et parmi elles plusieurs accepteraient mon titre sans se préoccuper des devoirs qu'il impose. J'espère qu'avec le temps j'arriverai à instituer un établissement régulier et utile. Il me faut prouver à mes supérieurs d'avance que je suis digne de toute leur confiance, que mon dévouement est acquis à A..., et que mon zèle pour mes devoirs ne se dément jamais. Petit à petit, je gagnerai mon but. Vous m'avez toujours dit que la patience est l'arme toute-puissante des femmes; c'est avec elle que je veux renverser les obstacles qui barrent mon chemin. Je suis bien avec M. B... Il m'a offert de collaborer à la rédaction de sa *Gazette médicale*, et semble faire grand cas de moi. Je suis parvenue à proscrire Scanzoni en faveur de Cazeaux. C'est déjà quelque chose. Toutes les autres autorités me sont très-bienveillantes. En ne brusquant rien, j'acquerrai de l'influence, et le moment venu, je m'en servirai.

« Ici tout est latent. C'est encore un pays à civiliser. Depuis 1830, c'est à peu près *statu quo*. Tous les jours on parle de progrès et d'améliorations, et pourtant on pourrait dire avec Alphonse Karr que plus ça change plus c'est de même; la colonie s'est peuplée trop vite; cette population ressemble beaucoup à celle de Rome au temps de Romulus, et elle est difficile à diriger. J'espère que la visite de Leurs Majestés ne sera pas infructueuse, et, si j'aperçois un tout petit mouvement de progrès, je m'arrangerai bien pour en tirer parti.

« En somme, ma position est assez difficile, mais

j'ai beaucoup, beaucoup d'espoir. Je trouve qu'il est beau de lutter pour une grande cause. Avec vos conseils je réussirai. Honorée et soutenue par votre estime, possédant en outre l'amitié de mademoiselle B..., tout me sera facile, et je suis encore jeune; un long avenir doit m'être réservé.

« Agréez, madame et chère maîtresse, l'hommage de mes affectueux respects. »

16 juillet 1861.

« Madame,

« Avec votre permission, j'ose vous adresser quelques mots pour pouvoir épancher un peu mes peines dans votre bon cœur.

« Mon voyage a été assez heureux. En arrivant à A..., je retrouvais mes bons parents, qui m'attendaient avec impatience, et j'étais heureuse de les voir; mais avec cela que je suis triste, je ne sais plus quoi faire, où me tourner; il me semble toujours que je vais retourner à la Maternité, car mon esprit y est toujours. Ne plus vous voir, ma bonne maîtresse, ne plus vous entendre, être éloignée de deux cent cinquante lieues, que cela m'attriste!

« Croyez-le bien, quand on a passé deux ans avec vous, sous votre direction, cela imprime quelque chose dans l'esprit qui ne s'effacera jamais.

« Malgré le plaisir que j'ai d'être avec mes parents, à présent que je les ai vus, je retournerais encore à la Maternité avec plaisir. Aussi, ma bonne maîtresse,

j'eusse désiré que l'on exigeât trois ans d'études. Cette vie réglée, vos bons conseils, cette tranquillité et ce repos personnel que l'on avait, et puis votre présence, qui nous faisait tant plaisir!...

« A présent plus rien de tout cela, tout est fini. Ne pas savoir si vous êtes malade ou bien portante! On ne peut plus tous les matins s'informer de votre santé qui est malheureusement quelquefois troublée, ce qui nous faisait tant de peine, tout est fini. Aussi que de larmes ai-je laissé tomber depuis que j'ai quitté la Maternité!

« Je finis, ma bonne maîtresse, je crains d'être trop indiscrète; mais quel changement ai-je éprouvé! J'ai fait deux accouchements très-heureux. C'étaient des femmes multipares et des présentations du sommet en première position. Je fus appelée une troisième fois pour un avortement de quatre mois. Je retirerai le placenta, tout va bien.

« Daignez, madame, pardonner mon manque de style et mes phrases mal tournées.

« Recevez, ma bonne maîtresse, mes sentiments les plus distingués et me permettez de déposer un baiser sur votre main qui nous a si bien dirigées.

« Votre dévouée élève. »

8 octobre 1861.

« Madame,

« J'aurais voulu vous annoncer plus tôt ma complète guérison; mais la maladie laisse après elle des traces qui ne disparaissent pas du jour au lendemain. Je puis

à peine dire que je suis bien ; car mon visage pâle, amaigri, mes jambes faibles et tremblantes, me prouvent que je ne suis pas encore ce que je devrais être. Quoi qu'il en soit, le mieux est pour moi tellement sensible, que je me trouve à merveille.

« L'état moral est meilleur aussi et j'avoue aujourd'hui avoir été grandement découragée.

« Mais avec ce retour à la vie renaissent toutes les préoccupations de l'existence. Là aussi il y a bien quelque peu de découragement. Depuis que je suis malade, je n'ai pas eu un accouchement, et aujourd'hui que je n'ai plus à songer à mon mal, je me demande ce que sera l'avenir qui m'avait souri un instant.

« J'ai vu nos sages-femmes de près, c'est déplorable à avouer, mais il n'y a que la ruse et l'intrigué qui les fassent arriver. Pas l'ombre de la loyauté que doit posséder une femme ordinaire, à plus forte raison une sage-femme. Le mobile qui les fait agir, c'est l'argent. Partout elles ne voient que lui, et, pour en posséder, quelles ruses elles emploient, mon Dieu ! C'est à reculer d'indignation et de dégoût. Par ces moyens elles ont du bien-être et de l'aisance, c'est tout ce qu'elles désirent, et leur conscience fait bon marché du reste. Lorsque j'ai connu tout cela, j'ai presque regretté d'être sage-femme. J'ai eu peur d'être confondue dans la mêlée.

« Ne voulant en rien tremper dans ces infâmes machinations, j'ai dit comment je comprenais que notre profession fût exercée et comment je comptais l'exercer moi-même. On m'a ri au nez et l'on m'a dit : Vous compterez alors combien vous ferez d'accouchements

et ce qu'ils vous rapporteront, puis vous ferez comme les autres.

« A cela j'aurais pu répondre qu'entre elles et nous, élèves de la Maternité de Paris, la différence de mœurs était aussi grande que la différence d'instruction; qu'en rien donc notre conduite ne pouvait être semblable.

« J'aurais pu leur dire : Si, pendant une ou deux années, vos actions avaient été dirigées par celle qui a dirigé les miennes pendant une année seulement, vous penseriez comme je pense ; car, à moins que votre cœur ne soit corrompu à tout jamais, en vous parlant la voix rude mais sûre du devoir, elle vous aurait fait, comme à moi, aimer et chérir le bien, et notre manière de voir serait égale.

« Mais elles n'auraient pu me comprendre. Pour elles le mal est si facile, que leur conduite leur semble toute naturelle et qu'elles s'étonnent encore lorsqu'elles s'aperçoivent qu'on ne les estime que peu. Elles ont cependant bien plus qu'elles ne méritent, et je comprends maintenant que les sages-femmes soient traitées avec dédain par ceux qui en ont connu de semblables. Pour eux, pourquoi ne serions-nous pas toutes les mêmes? les exceptions sont si rares.

« L... n'est pas un pays où une sage-femme doive faire fortune, c'est vrai ; toutefois on peut y gagner sa vie honnêtement, sans avoir recours à tous ces moyens odieux ; le tout serait de s'entendre. Mais il est inutile de penser à cela. Aussi je vis seule, sans relation avec aucune. J'ai ma manière d'être et de faire ; la clientèle viendra ou ne viendra pas, rien ne me fera dévier de la voie que je dois suivre. Toute bassesse, toute action

indélicate me répugne trop pour que je les emploie jamais pour arriver. Aussi, je le sens, il me faudra beaucoup de temps pour parvenir à faire quelque chose, placée comme je le suis au milieu de femmes intrigantes, à qui rien ne coûte et qui ne reculeront devant rien pour effacer celles qui pourraient leur porter ombrage.

« Voilà, madame, toutes mes pensées, toutes mes impressions. S'il y a quelque chose de faux dans ma manière de voir, j'ose compter sur votre bonté pour le redresser, car, je le sens, j'aurai besoin pour bien longtemps encore de vos bons et salutaires conseils. Si fort que l'on soit, la vie est quelquefois bien difficile.

« Adieu, ma bonne et bien-aimée maîtresse. Jetez de temps à autre un regard vers cette pauvre fille d'adoption qui est si loin de vous, mais qui vous aime si tendrement.

« Permettez à mes petites de vous envoyer mille et une caresses ; elles vous aiment de tout leur bon petit cœur. »

Maintenant que nous connaissons la Maternité, son organisation, l'école d'accouchement, ses fortes études, son beau niveau moral, nous nous demandons : Comment se fait-il que la Maternité, qui jouit en Europe et en Amérique de la notabilité qui lui est due, soit si peu connue à Paris, en France, et que ses élèves n'aient pas dans notre ordre social le rang qui leur appartient?

Il faut d'abord reconnaître que la Maternité n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui. L'école avait périclité; le désordre y était entré avec la déconsidération, qui en est la juste pénalité. La maladie et les préoccupations n'avaient pas permis à la précédente sage-femme en chef de continuer le travail de régénération qu'elle avait entrepris. Il a fallu une âme élevée, une main ferme, pour relever cette belle institution, dont l'Assistance publique s'occupe avec bienveillance. La règle de la Maternité est presque clausurale : six sorties de douze heures avec la famille, ou des correspondants choisis par la famille, sont accordées dans le cours de l'année aux élèves, et chaque jour une heure de parloir, lorsqu'on n'est pas occupé dans le service actif, pour recevoir en public, et sous les yeux d'une surveillante, un nombre très-limité de visiteurs. Cette austérité rebute quelques élèves qui renoncent à l'école pour la clinique. Il est permis de croire que ce ne sont pas les plus regrettables.

Cela nous conduit à une observation importante : Nous avons déjà dit que ce n'est pas seulement à la Maternité, à l'école d'accouchement, que l'on peut obtenir le brevet de sage-femme. A l'hôpital des Cliniques, si fâcheusement situé à tous égards sur le terrain bas qui fait face à l'École de médecine, il se trouve un service réservé aux accouchements.

Ce service est fait le jour par les étudiants en médecine, la nuit par des élèves sages-femmes.

Ces élèves, classées par divisions aussi, venues de tous les quartiers de Paris, et même de la banlieue, souvent exténuées de fatigue, prennent le service des

accouchements à dix heures du soir pour y assister les femmes en douleurs, laissées par les étudiants, et qu'elles laisseront à leur tour à sept heures du matin, accouchées ou non. Chacune vient ensuite passer une journée, à son tour, au milieu des femmes en couche; mais, quoi qu'il advienne à la salle d'accouchement pendant ce service de jour, elle y restera étrangère : les convenances l'exigent.

Quarante et quelques nuits et à peu près autant de journées constituent le stage réglementaire imposé aux élèves sages-femmes de la Clinique, avant qu'elles puissent se présenter aux examens; mais on peut prévoir que l'enseignement des plus éminents professeurs ne peut suppléer ici l'insuffisance pratique.

Longtemps avant l'ouverture de la Clinique d'accouchement aux élèves sages-femmes de la ville, ces élèves étaient admises à suivre les leçons du professeur en chef de la Maternité. Elles allaient droit à l'amphithéâtre et s'en retournaient chez elles sans avoir pénétré dans les salles. Mais il arriva qu'elles établirent des communications entre le dehors et l'École, et qu'il en résulta les plus graves désordres. Aujourd'hui aucune élève externe n'est admise aux cours de la Maternité.

Un très-grand nombre, le plus grand nombre des sages-femmes qui habitent Paris, ont fait leurs études à la Clinique d'accouchement.

Beaucoup de Maternités des départements font faire des études aux élèves sages-femmes dans des conditions aussi peu favorables. Or, partout où les études sont faites en externat, au milieu des affaires et des

préoccupations de la vie générale, partout où les élèves **sages-femmes** se trouvent inévitablement mêlées aux étudiants dans les allées et venues qu'exigent ces études, elles n'acquièrent qu'une instruction pratique très-insuffisante et sont exposées à perdre les notions de dignité personnelle et de responsabilité morale si nécessaires à l'exercice de leur profession.

Le préjugé qui pèse sur les **sages-femmes** n'est donc pas complètement illusoire. Maintenant que la lumière est faite, voyons si nous n'avons pas des devoirs à remplir.

On s'occupe aujourd'hui beaucoup de ce qu'on appelle la question des femmes. C'est une question capitale qui prend chaque jour plus de développement et d'importance. On cherche à ouvrir aux femmes de nouvelles carrières pour leur procurer des moyens d'existence, et pour occuper leurs facultés, qui tournent si souvent contre elles, c'est excellent; mais pourquoi ne pas améliorer, élargir les carrières qui leur sont déjà ouvertes? De jeunes filles, sortant généralement d'intérieurs modestes et honorables, entrent à la Maternité et sont portées en une ou deux années à un niveau scientifique et moral élevé. Puis elles retombent dans le milieu où elles ont précédemment vécu et se trouvent presque seules pour lutter avec les difficultés de la vie et l'opinion du monde qui leur est contraire. Pourquoi ne leur tendons-nous pas la main? Ce serait une bonne œuvre amplement rémunérée. La sage-femme est souvent appelée dans l'intérieur des pauvres ouvriers dont le dénuement est si honorablement fier. Elle nous aiderait à secourir ces pauvres mères qui manquent de

tout, à prévenir le retour précipité au travail, ce travail implacable, car il est le pain de la famille. La sage-femme assiste aussi la faiblesse ou le vice et ne nous montre que le nouveau-né. On peut prévenir l'abandon, cette cause effrayante de mortalité, et relever la mère au moyen de l'enfant. Plus bas encore, la corruption ne craint pas le crime, il faut l'arrêter au bord de l'abîme.

Pour tous ces grands devoirs, notre expérience est parfois bien novice. Quelle précieuse ressource de trouver une femme habile, sûre, dévouée, habituée aux plus tristes scènes et sachant conserver le calme qui permet les saines appréciations : une intermédiaire entre les classes souffrantes, travaillantes, trop souvent ignorantes, et notre bien-être, notre oisiveté et notre vaine science. Il faut bien le reconnaître, dans notre société si passionnée pour l'égalité, les démarcations entre les classes sont encore profondes; la barrière est tombée, mais le fossé reste. Nous avons, même au village, des existences mal assises. La fille du maître d'école, celle du percepteur, du médecin, un peu plus éclairées que les autres, quelquefois de ces lumières vacillantes si trompeuses, sont ou se croient isolées. La sage-femme pourrait être un centre, aider de ses conseils, de son expérience, de ses relations, si nous savons lui en créer, lui en donner; et nous-mêmes, n'avons-nous rien à apprendre d'elle? Nos enfants sont-ils bien soignés, leurs bonnes n'ont-elles pas une foule de préjugés? Souvent, bien souvent, quand nous souffrons, n'aurions-nous rien à lui dire? avec elle on peut parler.

Nous croyons que si chacun de nous faisait, dans sa

petite sphère d'action, et selon ses lumières, son expérience et sa position, tout le bien qu'il peut faire, bon nombre de questions sociales, si redoutables et si redoutées, se résoudre naturellement. C'est dans le désir d'apporter un grain de mil à cette œuvre que nous avons recueilli ces notes. Nous les adressons aux femmes de cœur et d'intelligence, si nombreuses dans notre France et dans tous les pays.

7 N064